

ANALYSE DES TRAJECTOIRES DE JEUNES SORTIS DE LA VIOLENCES CAS DE DAKAR ET THIES

CERADD;

;

© 2020, CERADD-UGB



This work is licensed under the Creative Commons Attribution License (<https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/legalcode>), which permits unrestricted use, distribution, and reproduction, provided the original work is properly credited.

Cette œuvre est mise à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution (<https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/legalcode>), qui permet l'utilisation, la distribution et la reproduction sans restriction, pourvu que le mérite de la création originale soit adéquatement reconnu.

IDRC Grant/ Subvention du CRDI: 108394-001-Youth and strategies for resilience to violence and criminality in West Africa

UNIVERSITE GASTON BERGER DE SAINT-LOUIS
CARREFOUR D'ETUDES ET DE RECHERCHES ACTION POUR LE
DEVELOPPEMENT ET LA DEMOCRATIE (CERADD)



WORKING PAPER

ANALYSE DES TRAJECTOIRES DE JEUNES SORTIS DE LA VIOLENCES

CAS DE DAKAR ET THIES

Numéro 02 Juillet 2018

« Jeunes et stratégies de résilience à la
violence et à la criminalité en Afrique de
l'Ouest »

Projet N°108394-001

Avec le soutien technique
et financier du CRDI



International Development Research Centre
Centre de recherches pour le développement international

Canada

INTRODUCTION

La violence et la criminalité représentent des problématiques majeures dans les villes de l'Afrique de l'ouest. En effet, face à une évolution rapide de l'urbanisation, la pauvreté et la régularité des inégalités et des exclusions, les villes africaines sont confrontées à une vulnérabilité résultant de leur état d'insécurité et d'instabilité. La poussée démographique et la forte concentration des populations dans les agglomérations (par exemple, 53,7% de la population du Sénégal se trouvent à Dakar) représentent les principaux fondements des problèmes que rencontrent les villes. Ainsi, en 2016 la population de l'Afrique était estimée à près de 1,200 milliards d'habitants et atteindra les 2 milliards en 2050 selon les prévisions¹. Au Sénégal, la population qui était de 13 508 715 en 2013 est évaluée aux environs de 15 726 037 en 2018². Cet accroissement démographique combiné à l'inadéquation et l'incapacité des politiques économiques gouvernementales à répondre aux besoins des populations fait des zones urbaines des réceptacles de violence et de criminalité.

Cette question inquiétante de la violence est portée à différents niveaux selon une volonté de trouver des réponses allant dans le sens de la prévention ou de la limitation. Si au niveau étatique des stratégies de lutte sont mises en œuvre et des initiatives portées par les populations des zones concernées, des recherches aussi se multiplient pour mettre en lumière les causes, les formes de la violence et de la criminalité (Diop : 2016).

La plupart des études sur la résilience urbaine porte l'attention sur la capacité des villes à faire face aux différentes et éventuelles perturbations. Elles insistent généralement sur les catastrophes d'origines naturelles (inondations, séisme,

¹IDRC-CRDI, Policy brief, *Violence et criminalité en Afrique de l'ouest*, Synthèse Symposium du 28-29 avril 2016

² www.ands.sn

ouragan, etc.) (Marie Toubin et al., 2012 et 2014, Banque Mondiale, 2017). Cependant, même si un intérêt particulier est accordé à la violence et la criminalité au niveau des villes, rares sont les travaux portant sur la résilience des villes à la violence. Pourtant, cette dernière constitue l'un des éléments perturbateurs, de désordre et de troubles au niveau de certains quartiers des villes. Au Sénégal, si certains quartiers ont connu des moyens de résister pour supprimer la violence et la criminalité, d'autres restent toujours vulnérables face à ces phénomènes. La résilience des quartiers face à la violence au Sénégal entre donc dans le cadre de la prévention et de la lutte contre l'insécurité.

La plateforme Wikirésilience définit un territoire résilient comme :

-
1. *« Capable d'anticiper des perturbations et d'en minimiser les effets grâce à la veille et à la prospective ; de se relever et rebondir grâce à l'apprentissage, l'adaptation et l'innovation, pour évoluer vers un nouvel état en équilibre dynamique préservant son intégrité. Cet état se décide et se construit démocratiquement »³.*
-

Partant de cette définition, cette étude s'intéresse principalement aux processus d'entrée et de sortie de la violence.

3 IAU IDF, Valorisation des petits déjeuners décideurs-chercheurs 2014 : La résilience urbaine, juin 2015, p6

METHODOLOGIE

Pour la réalisation des récits de vie pour les jeunes sortis de la violence, nous avons utilisé l'entretien libre comme principal outil de collecte. Le choix des personnes enquêtées s'est fait selon la technique de boules de neige. Mais nous nous appuyions sur un point focal au niveau de chaque localité qui nous aidait à identifier le premier enquêté. L'identification d'autres cibles se faisait avec l'aide des enquêtés déjà interrogés. Ce choix se justifie par la sensibilité de l'objet. En effet, nous avons remarqué que ce n'était pas une tâche facile pour certaines personnes de reconnaître qu'elles sont « des violents retraités ». A cela s'ajoute le fait que l'enquête s'apparente à une enquête policière surtout dans un environnement réputé réceptacle de toutes formes de pratiques délinquantes et de trafic. C'est sans doute cela qui justifie les rejets multiples dont nous avons été victimes avec certains sujets. La méfiance était à chaque fois de mise jusqu'à ce que nous ayons réussi à rassurer. Il fallait aussi être inventif en fonction de la situation qui se présentait et revêtir souvent des casquettes différentes, l'objectif ayant été en fin de compte d'amener l'enquêté à coopérer.

Au total, 15 jeunes ont été interrogés répartie comme suit :

Tableau : plan d'échantillon

Région	Quartier	Taille échantillon	Total
Dakar	Ouakam	2	9
	Grand Yoff	6	
	Parcelles assainies	1	
Thiès	Thially	2	6
	Parcelles assainies de Thiès	4	
Total		15	

**ANALYSE DES RESULTATS : VOL,
AGRESSION, MEURTRE, USAGE ET TRAFIC
DE DROGUE : D'UN ITINERAIRE CHAOTIQUE
A LA SORTIE DE VIOLENCE DE QUELQUES
JEUNES DE DAKAR ET DE THIES**

L'analyse des différents profils de jeunes sortis de la violence que nous avons rencontrés à Thiès et à Dakar laisse entrevoir un certain nombre de pratiques liées à la violence auxquelles ces jeunes se sont adonnés à un certain moment. Il est crucial pour nous, avant de traiter de la résilience, de revenir sur les formes et pratiques de la violence chez ces jeunes. Les formes de violence les plus récurrentes chez les jeunes sont le vol, l'agression, le trafic et la consommation de drogue, bagarres.

1. La famille et le groupe de pairs : deux catégories à l'origine de la violence.

L'enquête a révélé que les conditions d'éducation familiales ont une forte influence sur la propension du jeune à s'adonner à la violence ou pas. Deux profils de jeunes sont ici assez révélateurs. DF de Grand-Yoff dont le papa a été fusillé devant lui alors qu'il était tout jeune et MF de Thiès qui a passé une dure enfance et adolescence avec son père.

Le premier a grandi avec un désir insatiable de vengeance et finira par être agresseur, faiseur de troubles, voleur et assassin à la limite.

*Extrait récit de vie D.F. 68 Grand Yoff dit Dieu de Grand Yoff
Du voleur-agresseur à l'artiste-commerçant
Je m'appelle Daouda Foyer, je suis né et j'ai grandi à Grand Yoff. Je peux dire que j'ai tout fait dans ma vie, j'ai tout vécu. A chaque fois que je sortais, les gens disaient que Dieu arrivait et ils se mettaient aussitôt à l'abri pour m'éviter. J'ai vécu cela et j'ai fait beaucoup d'années en prison. Donc j'ai subi des emprisonnements intempestifs. J'ai agressé beaucoup de personne ici et j'ai pris leurs biens, argent et matériels. J'ai fait 3 ans puis 5 ans et enfin 4. Mais à un certain moment le mouton doit dépasser le stade d'agneau. Ce que j'ai fait ici ; personne d'autre ne le fera. Mais il faut chercher à savoir qu'est-ce qui était derrière tout ça, ce qui en est la cause. Vous savez, c'est devant moi et dans notre propre maison qu'on a tué mon père Gallo Bâ avec une balle réelle. On lui tiré dessus et il est mort devant et j'ai été témoin de tout cela en tant qu'enfant de rien du tout. J'ai vécu cela et je l'ai vu. Ces temps-là c'est ce qui caractérisait Grand Yoff. Cette évènement a eu une*

influence considérable dans la personne que j'allais devenir car il m'a rendu rancunier et le désir de vengeance me rongait. Ma vie a pris un nouveau tournant, j'ai commencé à voler, et à agresser et à faire tout ce qui va avec. J'ai poignardé des gens, on m'a poignardé aussi à moult reprises. J'en ai récolté plusieurs cicatrice que toi-même tu peux voir. Les prisons vont se succéder les unes après les autres. Pour la dernière, on m'a accusé de vente de drogue et j'ai pris quatre ans. J'ai été acquitté par le tribunal. On m'a fait « coucher » pendant quatre longues années pour au final me dire : « tu étais innocent ».

Le second a été entraîné très jeune à exercer de la violence physique sur les gens. Il est né et a grandi dans la violence or comme le dit bien Pierre Bourdieu, ce que l'on a appris par corps, ce n'est pas ce que l'on a, c'est ce que l'on est ». Ce jeune n'était pas seulement violent il était de la violence et pour lui-même c'est un miracle qu'il ait aujourd'hui rompu les amarres avec celle-ci.

Ces deux cas rendent compte d'une origine familiale de la violence même si dans la forme, la différence est claire.

Le groupe de pairs est également un cadre propice à l'adoption de la violence. En effet, bon nombre de jeunes ont affirmé avoir été dans la violence par le canal d'autres jeunes qu'ils ont fréquentés. Il y a tout un processus d'apprentissage à l'œuvre qui transforme la personne au bout d'une certaine période en adepte de la violence. Il s'agit d'une véritable carrière pour parler comme Becker ou un ensemble de rites cérémoniaux s'enchaîne pour concéder à la personne un enracinement dans la violence. Dans cet art, le tabac, le chanvre indien, l'alcool, la drogue sont des facteurs catalyseurs qui cristallisent l'appartenance au gang et ouvrent la voix à toutes autres formes de violence physique ou verbale. Un jeune sorti de la violence explique tout le courage que procure le chanvre indien à la personne qui l'a pris :

La violence n'est pas forcément un choix pour le jeune de mener une vie facile. C'est souvent une solution de désespoir face à une société de l'incertitude et elle est souvent plus laborieuse que n'importe quel travail.

L'analyse des expériences des jeunes interrogés, avec les formes de violence qu'ils ont aussi subies, révèle que ceux sont des gens qui souffrent énormément de leur pratique. Ils sont réputés violents mais ils subissent aussi de la violence allant du mépris à la torture en passant par l'abandon, les injures etc. En cela, les « métiers de voleur, agresseur, trafiquant ne sont pas moins pénibles que les autres. Et s'y adonner pour ces jeunes n'est pas souvent un refus de gagner sa vie à la sueur de front, c'est bien plus complexe.

2. La résilience des jeunes sortis de la violence : un processus de construction sociale et individuelle

La résilience des jeunes à la violence se présente comme un processus dans lequel la société au sens large joue un rôle déterminant. Elle se présente soit comme une force coercitive, soit comme une force dissuasive ou encore comme une force de proposition d'alternatives pouvant aider le jeune à sortir de la violence. Le social est déterminant dans notre cas de figure, c'est-à-dire, la famille, les amis, le gang, le voisinage et tout autre cadre social à travers lequel l'individu est en contact avec d'autres. La famille réussit dans de très rares cas à sortir un de ses membres de la violence. Ceci s'explique souvent par un découragement des parents proches suites à une série de déceptions du jeune violent. Extrait récit de vie d'un jeune de Khare Yalla:

« Je ne vis plus avec mes parents. Mon père n'est pas vivant et ma mère est en Guinée. Mes frères sont ici mais on ne se parle pas. On n'a aucun contact, ils vivent leur vie et moi je vis la mienne. Ils sont convaincus que je n'ai pas changé. Ils ne sont pas fiers de ma vie d'antan et je pense qu'ils ne m'ont toujours pas pardonné »

La preuve des jeunes sortis pourtant de la violence n'ont toujours pas réussi leur réintégration familiale suite à un abrasement familial chronique. La famille a peur d'être déçue à nouveau et les jeunes se plaignent d'une incompréhension de la part de sa famille ou pire encore d'un délaissement. Dans les rares cas où nous avons

constaté une résilience à l'échelle familiale, c'est la maman ou le papa du jeune qui s'est battu et dans une moindre mesure les frères et sœurs.

« [...] mais heureusement, pour moi, il y a une fin à tout. J'ai pu reprendre ma vie en main grâce à mon père et mon patron qui m'a enseigné le métier de soudeur grâce auquel j'ai eu aujourd'hui tout ce que j'ai eu. J'ai pu me marier et fonder une famille, je me concentre sur mes chantiers et j'essaie d'avancer.

Même si depuis quelques temps, je ne bosse parce que j'ai été victime d'une chute qui a fait que j'ai un problème au niveau de la cheville. Mais j'ai subi un traitement à l'hôpital régional de Saint-Louis où l'accident s'est passé ensuite je suis venu à Dakar. Maintenant ça va mieux alhamdulillah.

C'est aussi le cas de D.F. dont, en dehors de l'entourage, le soutien de la maman a été considérable dans son processus de reconstruction. Nous livrons une partie de son histoire dans l'encadré ci-dessous.

Ce qui m'a le plus marqué dans la vie en dehors du meurtre de mon père, c'est quand ma maman a décidé de retourner au village parce qu'elle disait n'avoir plus les moyens de vivre à Grand-Yoff. Ma maman est originaire d'Ouloul, un village avant Kaolack. Elle vivait ici mais à un certain moment, elle ne pouvait plus supporter ce qu'on disait de moi et elle a voulu quitter. On a fait l'héritage (mirage) de la maison familiale. De 2001 à 2005, j'étais en prison. Nous avons un problème avec les papiers de la maison. Voilà pourquoi notre situation n'est toujours pas normale. Après j'ai encore eu un problème et on m'a emprisonné à Kébémér où j'ai fait 2 ans avant de sortir.

Ma maman m'a dit à mon retour : Dave, il faut que je quitte. Je lui ai dit : maman il faut rester, Dieu est grand. Elle est restée mais les choses ne sont toujours pas faciles. Même notre loyer, les deux chambres que nous avons prises, c'est Cheikh qui les paye pratiquement.

Je suis le fils unique de ma maman. J'ai deux sœurs mais elles se sont mariées. Je suis celui qui devrait réussir et sortir ma maman de cette situation. C'était dur.

Mais surtout j'ai eu des gens qui m'ont accompagné à ma sortie de prison. Ma maman surtout. Elle a toujours été là pour moi.

Le mariage est également un réel facteur de résilience chez les jeunes. En effet, la constitution d'un foyer surtout avec des enfants, est un véritable mobile de reconstruction personnelle chez certains jadis jeunes violents. « Témoignage jeune Thiès ». L'acquisition de responsabilité conjugale et parentale a contribué à l'abandon total de la violence chez certains jeunes.

La résilience chez les jeunes est plus une volonté, un processus qu'un état de délaissement total de la violence. Les facteurs ayant fait plonger les jeunes dans la violence sont toujours de mise. Ce n'est pas donc parce que le contexte d'adoption de la violence a changé que les jeunes ont arrêté la violence ; c'est plutôt l'expérience de la violence même et ses corollaires qui nourrissent à un certain moment le désir, la volonté de tout arrêter. Dans cette entreprise, la prison est une expérience qui peut finir par dissuader le jeune à replonger. Mais les tentations sont toujours présentes et c'est là qu'on peut parler d'une véritable résilience : quand toutes les conditions sont réunies pour que l'on replonge mais qu'on décide d'abandonner. Voilà aussi pourquoi c'est une volonté.

Quoi que importantes dans le processus de résilience à la violence, les interventions de tierces personnes ne sont véritablement productives que lorsque le jeune décide par lui-même de changer. Abandonner la violence après plusieurs années, ce n'est ni une affaire personnelle, ni une affaire sociale encore moins un miracle : c'est à la fois un processus d'accompagnement-dissuasion social et « d'auto-dépassement » de sa situation. C'est pourquoi les jeunes interrogés sur ce qui les a réellement poussés à abandonner la violence, se contredisent sans s'en rendre compte. Tantôt, ils insistent sur l'effort individuel et parfois le sacrifice qu'ils ont dû consentir pour cela, tantôt ils louent souvent avec un certain dithyrambe le soutien moral et matériel que d'autres personnes leurs ont apporté.

De telles contradictions, loin de témoigner d'un manque de sincérité de la part des sujets enquêtés, révèlent plutôt la nécessité d'une approche multi-causale ou même complexe dans l'analyse de la résilience des jeunes à la violence. Cette dernière n'est ni à enfermer dans un déterminisme absolu appauvrissant, ni dans

un individualisme stérile, elle est plutôt à lire sous les auspices d'une complexité au sens d'Edgar Morin.

Une lecture fine des quelques récits de vie permet de comprendre également que les jeunes violents se considèrent comme des victimes de nos institutions, que ce soit la police ou l'environnement pénitentiaire. Pour la première, elle est reprochée d'un traitement inéquitable des citoyens, de corruption. Voici des accusations portées par un jeune sorti de la violence qui fustige avec virulence cette institution :

« Mais ce qui me fait le plus mal ce sont les policiers. J'aurais préféré mourir que de devoir mener la vie qu'ils mènent. Surtout la police de Grand Yoff. Il n'y pas longtemps ils m'ont plainte contre moi parce que je venais de sortir et ils disaient qu'ils ne me connaissaient pas. J'étais parti récupérer ma carte d'identité... Si j'ai pu avoir une carte d'identité c'est grâce à Cheikh. Je ne te mens pas, ils m'accusent à tort. Et ce sont eux qui à un certain moment ont failli me faire replonger dans mes vieilles habitudes par frustration. Ceux qui me fait le plus mal c'est que les grands trafiquants sont là mais ils ne risquent rien parce qu'ils leur donnent de l'argent et ils ferment leurs grandes gueules. Même devant le procureur je le répèterai ».

Pour ce jeune, la corruption qui sévit dans ce pays et l'irresponsabilité de certaines autorités est un mobile de violence chez les jeunes. Elles ne les aident pas à abandonner celle-ci car ils sont frustrés et perdent espoir quant à leur capacité à construire un avenir dans un contexte d'incertitude sur tous les plans.

« Je suis actuellement soudeur métallique. Je suis Lébou, je suis né ici à Ouakam et j'y ai grandi. J'ai fait l'école mais je n'ai pas pu avoir un mon CFEE et mon entrée en 6e pour aller au collège. Je n'étais pas nul pourtant mais je n'aimais pas trop les études. J'étais plutôt passionné de Foot. Mais ce que tu dis ici sur la violence, nous l'avons vécu ici en tant que jeunes Lébou. Pour ma part c'était un peu lié au sport, le football. Je me bagarrais le plus souvent parce que tout jeune je jouai au «kalso ». Il y avait un enjeu, l'équipe gagnante recevait toujours de l'argent ou du lait. C'est ce qui faisait que le match terminait toujours

par une certaine violence et on se jetait des pierres, il y avait souvent de graves blessures.

J'aimais beaucoup le football surtout quand j'ai arrêté l'école, j'ai voulu faire l'école de foot mais je n'avais pas du soutien. Ensuite j'ai pris du poids et ça a constitué un handicap pour le foot. Ensuite j'étais presque à la rue à ne rien faire. J'allais en mer mais pas tous les jours souvent c'était pour gagner un peu pour me payer des joints. J'ai été dans ça pendant longtemps. Ensuite aussi, en tant que jeune de Ouakam je partais au stade supporter notre équipe mais tu sais au Sénégal, nos dirigeants ne sont pas responsables. Tu entends souvent les gens dire que tel ministre a fait ceci, il a fait cela, ça nous fruste et c'est ce qui pousse certains à verser dans la violence. On leur accuse souvent d'avoir volé des milliards alors que le peuple est affamé. Leurs enfants gaspillent notre argent, ils se baladent dans les plus belles villes au monde avec l'argent du contribuable ».

C'est le cas d'un autre jeune de Ouakam qui pense que le comportement des dirigeants sénégalais n'est pas assez exemplaire pour inspirer à la jeunesse des attitudes non-violentes. Pour lui toutes les conditions sont réunies dans ce pays pour que les gens soient violents.

Un autre déterminant de la résilience des jeunes à la violence demeure l'insertion professionnelle. Des expériences à Thiès et à Dakar permettent de conforter une telle hypothèse.

Cette insertion peut être l'autopromotion ou le résultat d'une hétéro-promotion. Dans le premier cas, il s'agit d'un effort consenti par le jeune lui-même pour trouver un emploi qui lui permet de subvenir à ses besoins. L'exemple de quelques jeunes de Thiès rend compte pour l'essentiel de ce type d'insertion. Dans le second cas, il s'agit d'initiatives portées par des politiques, des élus locaux ou de simples bonnes volontés en faveur des jeunes, dans une logique d'éco-socialité ou de positionnement politique. En guise d'exemple, les jeunes de Grand Yoff connus pour leur violence, ayant écopé pour certains, des peines lourdes ont fini par abandonner la pratique de la violence au profit de travaux dans la CIA. Cette entreprise dont le patron est résident et responsable politique à Grand Yoff, a

offert à ces jeunes « une sublimation » professionnelle pour les convaincre d'abandonner la violence. Ils sont à plus de deux ans d'expérience dans l'entreprise qui est dans le bâtiment.

Même monsieur le maire a profité d'un combat qui était organisé ici pour lui demander de recenser des jeunes qui étaient en difficulté pour voir comment les accompagner. Et Adama Faye aussi, petit frère de la première dame a récupéré beaucoup de ces jeunes pour les employer dans son entreprise, la CIA. Il est le responsable local de l'APR. Quand il a parlé à Doff Ndèye, il lui a répondu qu'il serait difficile de faire à ces jeunes la violence sans en retour leur proposer quelque chose, même si c'est un travail de gardien. Il en a pris 10 jeunes au début. Depuis deux ans leur quotidien c'est d'aller bosser à Diameniadio le matin jusqu'à 19h 20h, la voiture part les récupérer pour les amener au quartier. Ils rentrent fatigués, ils n'ont pas le temps de faire certaines choses. Ils cherchent à récupérer.

Après on a fait comprendre à Doff que le combat n'était pas gagné et qu'il fallait qu'il sensibilise davantage les jeunes. Mais finalement même son boulot a pris tellement d'ampleur qu'il n'a plus le temps. Quand il vient à Dakar, c'est pour un flash, ensuite il retourne faire ses enregistrements.

Extrait du récit de vie du récit de vie du rappeur Doff Ndèye.

La figure de ce jeune rappeur est assez spéciale. Il s'est construit avec l'appui de son entourage et des hommes politiques de son quartier qui ont boosté sa carrière. Non seulement il a abandonné complètement la violence mais il se positionne en moralisateur et sensibilisateur de la jeunesse de sa localité et de son pays en général. Il se livre à travers son art à une véritable satire de la violence et promeut des comportements responsables. L'encadré ci-dessous donne une idée de ce qu'il abat comme travail de conscientisation à l'intention de la jeunesse sénégalaise.

Extrait du récit de vie de Doff Ndèye

Après quand le projet a commencé à prendre forme, nous lui avons demandé de sensibiliser les jeunes qui étaient dans son gang puisque ces jeunes lui étaient loyaux et le respectaient beaucoup, il lui appartenait de les amener à changer de mentalité et à le rejoindre dans sa nouvelle philosophie. Cela n'était pas facile, mais il le fallait. Il lui fallait montrer à ces jeunes que la vie de bandit n'a pas de sens ni d'avenir. Et la discussion qu'on a eu sur cela lui a donné l'inspiration de faire un son dans lequel il dit « Man Pepeto sedite lama fay », cela veut dire qu'il a perdu beaucoup d'artères à causes des poignards qu'il a subis de la part d'autres bandits ; « abdou rakhmane farman mom beut lako fay « Abdou Rakhmane Farma lui a perdu un œil », deux autres jeunes de grands Yoff eux ont perdu leur vie à cause de cette « life de bandit ». Si tu écoutes cette chanson tu vas mieux comprendre. Il dit aussi « Warnga khol si nday ak bay ; warnga am ay diabar ak dom kon xar nguein ko bayi » (Penses à ta maman et à ton papa ; tu dois avoir une femme, des enfants et fonder une famille, donc arrêtes. Il chantait cela pour montrer que la violence n'a aucun sens. Même monsieur le maire a profité d'un combat qui était organisé ici pour lui demander de recenser des jeunes qui étaient en difficulté pour voir comment les accompagner. Et Adama Faye aussi, petit frère de la première dame a récupéré beaucoup de ces jeunes pour les employer dans son entreprise, la CIA. Il est le responsable local de l'APR. Quand il a parlé à Doff Ndèye, il lui a répondu qu'il serait difficile de faire à ces jeunes la violence sans en retour leur proposer quelque chose, même si c'est un travail de gardien. Il en a pris 10 jeunes au début. Depuis deux ans leur quotidien c'est d'aller bosser à Diameniadio le matin jusqu'à 19h 20h, la voiture part les récupérer pour les amener au quartier. Ils rentrent fatigués, ils n'ont pas le temps de faire certaines choses. Ils cherchent à récupérer.

Après on a fait comprendre à Doff que le combat n'était pas gagné et qu'il fallait qu'il sensibilise davantage les jeunes. Mais finalement même son boulot a pris tellement d'ampleur qu'il n'a plus le temps. Quand il vient à Dakar, c'est pour un flash, ensuite il retourne faire ses enregistrements.

Le 29 passé, il a fait un concert durant lequel il a dit que Dieu « est la mesure de toute chose, regardez ceux qui me déferraient hier, aujourd'hui ils sont chargés de ma sécurité. Du début à la fin de mon concert, ils me gardent ». Il parlait des policiers et voulait faire comprendre par-là aux jeunes qu'il ne faut jamais perdre espoir dans la vie.

Pour Thiès, l'expérience est différente, il s'agit plus d'une autopromotion de jeunes ayant duré dans la violence mais qui décident par eux-mêmes de se créer des opportunités économiques comme alternative à une pratique jugée périlleuse.

C'est là qu'il convient de faire une comparaison entre l'expérience des jeunes de Dakar et ceux de Thiès. En effet, l'étude révèle qu'il est plus facile pour les jeunes de Thiès d'abandonner et si ces derniers parviennent avec ou sans soutien à se reconverter, ce n'est pas toujours évident pour les jeunes de Grand Yoff. La probabilité que le jeune replonge est plus forte à Dakar qu'à Thiès même si le discours sur la volonté de ne plus entrer dans la violence est relativement le même quel que soit le site considéré.

Tableau : Profils des acteurs intervenants dans la résilience des jeunes

Acteurs	Domaine	Nature de l'influence
La famille	social	Réintégration sociale Appui financier Accompagnement psychologique et moral
Les voisins	Social vs Profession	Conseils Recherche emploi Accompagnement psychologique
Autorités locales	Professionnel	Insertion professionnelle Formation Financement
Le jeune lui-même	Social, professionnel	Décision de changer Sacrifice Expériences passées
Institutions pénitentiaires	Pénal	Correction Dissuasion

3. Les études, un facteur de résilience à la violence rare chez les jeunes violents

Nous avons constaté que les jeunes qui s'adonnent à la violence font très rarement des études poussées. Souvent l'abandon des études est un facteur catalyseur de l'intégration d'un groupe de délinquants et l'adoption de comportements violents. Ils arrivent aussi que ce soit la violence qui préexiste à l'abandon ; les études étant incompatibles avec la vie de bandit, comme ils le disent. Les redoublements répétitifs finissent par installer un sentiment de découragement chez le jeune qui opte finalement dans bien des cas pour la violence.

Souvent aussi c'est le sport qui est la source de l'abandon des études mais, puis que le taux de réussite dans le domaine du sport au Sénégal est faible, la majeure partie des jeunes qui n'aboutissent pas à un contrat opte pour la violence. C'est le cas de ce jeune de 25 :

Non ce sont les parents qui gèrent la famille. Mais tu sais j'ai abandonné les études à cause du Football. J'étais même à Port et on m'a demandé beaucoup de choses. Et tu sais quand les parents ne croient pas au Football ils ne t'accordent pas assez de crédit. Et j'ai eu la rancune puis j'ai intégré le milieu. Ce n'est pas quelque chose qu'on a voulu quoi. A un moment donné tu sais on a arrêté quoi.

C'est l'incertitude au quotidien que vivent ces jeunes qui les pousse souvent à rester dans la violence. Il est plus facile d'y entrer que d'en sortir, surtout quand tous les espoirs de réussite dans ses passions se sont envolés, quand le désespoir devient une constante et les « nawétanes » la seule issue pour se faire de fausses illusions d'une carrière en football.

« Oui je joue jusqu'à présent. Je fais chaque année les « nawétanes ». Je joue à « yakkar » de Grand Yoff chaque année. Nous ne refusons pas devenir quelqu'un quoi mais à Grand Yoff là avec certains besoins, certains besoins difficiles. Tu le sais mieux que moi (rire). Tu sais chacun à un passé. Jusqu'au moment où je vous parle je peux être dans une dimension je ne me peux pas

contrôle pas, au nom de Dieu. Il m'arrive... Tu sais, je ne peux pas toujours me fier aux mamans. Dès j'utilise mes économies »

Un désir ardent d'autonomisation anime aussi ces jeunes, c'est pourquoi ils changent souvent de position par rapport à la violence. La volonté de décrocher est manifeste mais les moyens pour y parvenir ne sont pas toujours évidents à trouver.

« Je n'ai pas une famille, tu sais moi. Quand je venais de commencer j'avais dit que j'allais beaucoup économiser parce que je n'ai pas assez de charges quoi, je n'ai pas de fils, personne n'est sous ma responsabilité. Je n'ai que mes parents. Je veux vivre une vie où seulement mes parents seront là. Tu comprends ? Même les habits que je porte je dois les trouver moi-même. On me les achetait quand j'étais plus jeune mais maintenant je veux être autonome quoi. Je peux passer des mois sans prendre le repas chez nous. Après le travail c'est la chambre. La famille me voit qu'après le retour au travail. Je veux être courageux quoi »

Certaines figures de jeunes permettent de nuancer l'acceptation que nous avons de la résilience à la violence au début. Celle-ci consistait à ranger dans la catégorie de jeunes résilients les jeunes qui, soit ne sont jamais tombés dans la violence malgré les conditions sociales favorables à cela et les jeunes qui y étaient mais qui ont décroché.

Cette dernière catégorie de jeunes qui nous concerne dans cette section est à prendre avec beaucoup de précaution. En réalité, la résilience des jeunes est un phénomène complexe. Il convient d'emblée de faire une distinction entre le jeune qui se perçoit comme quelqu'un qui est sorti de la violence et dont le discours témoigne de cet état de fait. Et le jeune qui dit avoir décroché alors que son discours témoigne d'une propension à la violence. On dénote même une forme de virulence dans le discours, virulence qui est à prendre comme une marque de l'existence toujours de la violence chez le jeune ou les séquelles d'une attitude et d'un mode de vie enterrés.

La résilience à la violence n'est plus alors un état mais un ensemble d'actions, de comportements avec des réussites et des échecs, souvent en constante, en évolution ou en régression. Autant les facteurs qui favorisent l'abandon de la violence sont présents, autant ceux qui pourraient contribuer au contraire à maintenir le jeune sont prégnants.

Elle devient donc à la fois, un état et un processus. L'exemple des jeunes de Grand Yoff employés à la CIA est assez révélateur. Ces jeunes qui ont fait deux ans en dehors de la vie de bandit, en travaillant sous la responsabilité d'Adama Faye, considèrent cela comme un exploit. Mais ils ne manquent pas de souligner l'incertitude de cette occupation et son caractère provisoire.

Les deux années ont été assez longues pour leur permettre d'évaluer la durabilité de leur nouveau travail. Mais la position la mieux partagée est qu'il faudrait leur trouver mieux que cela, leurs ambitions sont plus grandes. Beaucoup d'entre eux pensaient pouvoir compter sur les retombées de ce travail pour investir sur leurs propres affaires, mais les ressources qu'ils gagnent sont pour eux trop modiques et les charges personnelles et familiales trop lourdes pour qu'ils réussissent à épargner.

D'autres aussi ambitionnent de sortir du pays pour aller évoluer dans le foot ou trouver un emploi décent.

Extrait du récit de vie de Grand Yoff de 24 ans

En ce moment nous regardons très loin. Moi ma vision est de sortir du pays et continuer le football ailleurs parce que je sais que je peux réussir car je crois en moi. J'ai le talent quoi. J'ai joué partout (je te jure). Tu sais quand tu vois tes pairs évoluer, c'est vrai que les chances ne sont pas les mêmes mais aller ailleurs peut nous encourager davantage.

C'est ce problème qui m'était arrivé. On m'avait pris et j'ai joué une saison et l'autre saison, les gars nous annoncer la sélection équipe nationale cadet et on nous avait demandé de l'argent et du coup je suis retourné à la maison pour leur expliquer la situation. Ils nous avaient demandé 150 000 F Cfa. J'ai expliqué cela aux aînés mais, ils pouvaient le faire car ils en ont les moyens mais ils ne croient

pas en moi. Ils ont minimisé la chose en disant que les dirigeants voulaient nous dribbler et manger notre argent. A un moment donné je voulais trouver cet argent par n'importe quel moyen mais finalement je me suis dit ce n'est pas grave et j'ai laissé tomber. Et je ne suis pas allé et j'ai perdu la sélection comme ça ».

Si certains jeunes n'ont pas pu poursuivre leurs études à cause de la violence, il est à préciser en revanche que, même si c'est dans de très rares cas, des jeunes ont pu rompre les amarres avec la violence après avoir atteint un niveau d'étude assez élevé.

Dans ce cas de figure, c'est la découverte du monde et la fréquentation d'autres groupes de pairs, dans un environnement différent, qui finissent par exercer une influence sur le jeune et le pousser à décrocher. C'est le milieu universitaire notamment qui refaçonne la personne et la purge de ses habitudes/habitus de jeune violent, ou de « bandit », pour le dire dans leur jargon. C'est le cas de cet étudiant ancien jeune violent dont nous avons un extrait de son récit de vie :

Extrait de l'histoire d'un jeune de Thiès de 26 ans : Du jeune violent à l'étudiant modèle

Je suis né à Ziginchor mais j'ai passé mon enfance à Thiès dans un quartier populaire, défavorisé appelé Thialy. Nous avons grandi dans ce quartier qui nous offrait tout pour verser dans la violence. Fumer, boire de l'alcool, sortir voler, c'est notre quotidien.

On était exposé à beaucoup de choses. Et le quartier était fait de tel sorte que la seule manière de s'en sortir en tant que jeune, c'est d'opter pour la délinquance. Adopter un comportement non violent pouvait même t'exposer à des risques face aux autres jeunes. Surtout la bagarre, on l'a faisait partout, dans les soirées comme au terrain de foot.

Mais alhamdoulilah on l'a vécu et c'est derrière nous. Ce qui m'a aidé d'une part c'est que je vivais avec mes parents, et ils ne m'ont pas laissé dans ça, ensuite j'ai atteint un certain niveau dans les études. Je peux même dire que cela qui m'a aidé à décrocher. A un certain moment j'étais conscient des risques qui sont liés à la pratique de la violence. Par exemple si tu as un casier, tu ne peux pas entrer dans la fonction publique.

Ce qui m'a le plus marqué c'est quand nous avons organisé une soirée dansante et qu'un autre secteur a organisé une autre soirée.

Les gens sont venus troubler la nôtre. On s'est battu et il y'a beaucoup de mes grands qui avait reçu des couteaux.

Le Discours de cet étudiant ancien voleur, fumeur et ivrogne rend compte toujours de l'influence du milieu dans l'adoption de la violence surtout dans les quartiers populaires. En même temps le cadre familial est aussi une force qui peut contrebalancer le choix du jeune à verser dans la violence.

« Thialy est un quartier dont les jeunes arrivent très rarement à un niveau d'étude élevé. Beaucoup de jeunes abandonnent au CM2, au collège. Si tu as une famille qui encouragent les études, ça t'aident. Aujourd'hui j'ai terminé ma licence et j'aspire à un master. Donc la violence pour moi c'est du passé. Je pense que les responsabilités sur la violence sont partagées. Pour les jeunes des quartiers populaires c'est souvent la solution qui s'impose pour survivre. Les parents aussi doivent veiller plus sur les enfants et éviter de leur acheter des jouets qui incitent à la violence. L'Etat aussi doit créer des opportunités pour les jeunes et changer l'arsenal juridique en tant que tel et je parle en tant que juriste. Les mesures doivent être plus préventives que coercitives ».

4. La volonté de se construire un avenir meilleur comme déterminant de la résilience chez les jeunes violents

A Dakar comme à Thiès, la rhétorique des jeunes interrogés converge vers un but, un idéal de construction d'une vie meilleure que le monde de la violence. Ils déclinent des ambitions prometteuses pour eux, quoi que la manière d'y parvenir ne soit pas souvent bien connue.

La réintégration socio-professionnelle est souvent très difficile chez eux, ils sont souvent dans des métiers qui ne rapportent pas des ressources extraordinaires mais qui offrent assez pour garder une lueur d'espoir. Un jeune se raconte:

Euh le projet que je vise c'est d'avoir quelque chose qui m'appartient, et je me bats très bien pour ça, je ne sous-estime aucun travail ? Tout travail légal qui peut me permettre de subvenir à mes besoins je l'exerce. Parce qu'aujourd'hui c'est très merveilleux de travailler pour une

personne, mais travailler pour un Sénégalais c'est difficile, il peut venir un bon jour te licencié et tu auras nulle part ou le crier. Parce que, l'Etat ne soutient pas les jeunes employés. Parfois même tu as des problèmes de papier avec la personne avec qui tu travailles, si tu vas auprès des autorités, ils te demandent si tu étais lié à la personne avec qui tu travailles par un contrat, tu leur dis non. Tu travailles quelque part 5 à 10 ANS, un bon jour il te licencie sans droit, tu perds et tu seras obligé de chercher et de recommencer à zéro ? C'est en dépit de tout cela que je voudrais avoir ma propre affaire. C'est d'ailleurs mon combat de tous les jours, avoir d'ici peu de temps quelque qui m'appartient, c'est ça mon objectif

On ressent une volonté d'autonomisation par rapport aux parents ou à des amis qui se sont chargés dans un premier temps à la réintégration du jeune. Si le discours est assez clair, la pratique est moins évidente. Peu de jeunes sortis de la violence réussissent ce projet. Pour notre cible, il s'agit plus d'artiste comme le rappeur Doff Ndèye dont on connaît le soutien dont il a bénéficié de la part des voisins et des autorités.

Les jeunes de Grand Yoff employés à la CIA travaillent pour leur propre compte à la différence qu'ils ne considèrent pas leur activité comme durable. Leur discours par rapport à la violence avoisine les menaces d'une rechute.

CONCLUSION

Comment ne devient-on plus violent ? C'est en filigrane le fil rouge de ce working paper. Il analyse le processus d'entrée dans la violence. Les facteurs explicatifs sont proches entre les pairs et l'espace familial, la violence apparaît comme le fruit d'une socialisation par les groupes sensés contribués au développement psychique et physique de l'enfant.

Les constituent dans la nomenclature des groupes sociaux africains un espace fondamentale de construction de l'identité et de la personnalité. En effet, malgré la prégnance de la stratification sociale, les groupes par pairs transcendent les appartenances et constituent des clubs de formation à la vie. Les groupes sont généralement constitués par génération avec des rôles bien définis et surtout un statut social clairement identifié. De ce fait, les groupes de pairs participent à la responsabilisation du jeune. Ils constituent aussi des cercles qui permettent de braver les interdits dans un cadre contrôlé. Or, dans le contexte actuel, les fonctions sociales des groupes et les substrats de leurs légitimations disparaissent. Par conséquent, ils se transforment en espace de socialisation à la violence.

Quant aux facteurs de sortie, comme le montre les données quantitatives, les jeunes s'en sortent plus par des mécanismes psychologiques que communautaires comparativement aux générations plus âgées. La scolarisation, l'affaiblissement de la place de la famille dans l'éducation de l'enfant induisent de nouvelles réflexions sur le rôle de l'école dans la construction d'une identité non violente.

Enfin, les perspectives économiques et financières constituent un dernier rempart. Le changement du modèle de réussite social induisent la réussite financière comme un facteur de bien être pour plusieurs jeunes.

**Carrefour d'Etudes et de Recherche Action pour le Développement et la
Démocratie**

www.ceradd.org